

TFFL : QUAND LA MUSIQUE FAIT SON CINÉMA



Quelques spectateur.trice.s captivé.e.s par la projection © Bethsabée Veillon, Boulevart, 2023.

Par Joas Maggetti

Depuis sa création en 2019 le Tourne-Films Festival prend de l'ampleur tout en restant fidèle à ses préoccupations initiales : mettre en lumière chaque année les liens qui unissent musique et cinéma afin de les faire découvrir gratuitement dans le parc de Mon-Repos.

Du 6 au 10 septembre s'est déroulée avec succès la cinquième édition du Tourne-Films Festival Lausanne (TFFL). Après une soirée d'ouverture organisée au casino de Montbenon dans une salle Paderewski bien remplie, le festival s'est poursuivi dans le parc de Mon-Repos, particulièrement fleuri et ensoleillé en cette fin d'été – pour le plus grand bonheur des 3000 spectateur.trice.s venu.e.s sur la durée du festival ! Devant la villa du parc, une scène de concert, des chaises-longues, des tables, un *foodtruck*, un bar ; à l'arrière, un grand écran, de nombreuses rangées de sièges et des coins d'herbe : de quoi tenter les promeneur.euse.s curieux.ses. C'est dans ce cadre idyllique que nous avons fait de belles découvertes, aussi bien musicales que cinématographiques. Dirigé par deux jeunes Lausannois, Vincent Bossel et Noé Maggetti, le TFFL cherche en effet chaque année à explorer les liens entre musique et cinéma, grâce à une programmation riche et variée, qui mêle concerts et projections *open air* de courts-métrages, de clips musicaux ainsi que d'une rétrospective de longs-métrages. À cela s'ajoutaient cette année des activités pour les plus jeunes, à savoir un atelier « Mash-up » pour les enfants et ados de 11 à 15 ans ainsi qu'un atelier « Ludo-philos » réservé aux enfants de 7 à 10 ans. Pour satisfaire les papilles gustatives des amateur.trice.s de bières, cidres et piquettes lausannois, une dégustation était proposée par « Au Nord des Rails ». Pour les plus fêtard.e.s, il était également possible de se casser la voix au karaoké du jeudi soir et de danser jusqu'à l'aube ou presque aux *after*s à la cave du Bleu Léopard – tout en tâchant d'être en forme pour assister à la table ronde du dimanche, qui avait pour but de réunir plusieurs organisateur.trice.s de festivals de films de la région.

Rétrospective « artistes à l'écran »

Le cinéma et la musique sont étroitement liés par différents biais ; chaque année, le festival cherche à mettre en lumière un point de rencontre entre ces deux arts : la rétrospective de la première édition était dédiée au genre de la comédie musicale, l'année suivante au *band movies*, la troisième au compositeur Ennio Morricone et enfin, l'année dernière, au *biopic musical*. Pour cette cinquième édition, la rétrospective, intitulée « Artistes à l'écran », était consacrée aux films dans lesquels des

stars connues essentiellement pour leurs créations musicales tiennent un rôle principal dans un film – avec plus de réussite pour certaines que pour d'autres... Ces dernières années, les exemples ne manquent pas : Lady Gaga dans le remake de *A Star is Born* (Bradley Cooper, 2018), Harry Style dans *Dunkerque* (Christopher Nolan, 2017), ou encore Madonna dans *Evita* (Alan Parker, 1996). La tendance n'est pas si récente : des réalisateurs ont en effet pris comme vedette des musiciens dès les années 1950. Elvis Presley est ainsi le protagoniste de nombre de films dans les années 1950 et 1960 ; dans la sphère francophone, on peut voir Jacques Brel jouer aux côtés de Lino Ventura dans *L'Emmerdeur* (Édouard Molinaro, 1973), ou Charles Aznavour dans *Tirez sur le pianiste* (François Truffaut, 1960).

Le festival avait donc l'embarras du choix. Il s'est ouvert sur la surprenante comédie romantique *Moonstruck* (Norman Jewison, 1987), qui a valu un Oscar à la chanteuse Cher, qui y joue aux côtés d'un tout jeune Nicolas Cage. Les jours suivants, le public a découvert dans *The Hunger* (Tony Scott, 1983) David Bowie en vampire assoiffé, partageant de façon tout aussi inattendue l'affiche avec Catherine Deneuve ; *Down By Law* (1986) de Jim Jarmusch, où les musiciens John Lurie et Tom Waits tiennent la vedette et se retrouvent en prison avec un personnage excentrique joué par Roberto Benigni ; dans *Be Kind Rewind* (Michel Gondry, 2008), c'est le rappeur Mos Def qui doit gérer tant bien que mal un magasin de VHS à la suite d'un incident improbable ; enfin, dans *Tacones lejanos* (*Talons aiguilles*, Pedro Almodóvar, 1991), la star de la pop hispanique Miguel Bosé est à la fois juge enquêteur, fils soumis à une mère possessive, et drag queen dans un cabaret. Cette sélection se prête à des réflexions touchant au champ des *stars studies* – et aux travaux de Richard Dyer et Edgar Morin entre autres. En effet, on peut questionner le statut des *stars* de la musique à l'écran, et se demander, au-delà de la stratégie publicitaire indéniable qu'elles incarnent, comment s'explique ce phénomène. On pourrait également interroger la façon dont ces films jouent avec la représentation que le public a l'habitude d'avoir de ces stars – autrement dit, se demander comment ces films déjouent ou non l'horizon d'attente créé par des images préconstruites médiatiquement – entre autres via les concerts, les clips, les interviews, les affiches, etc.

Dans la construction de l'image publique des artistes musicaux, les rôles au cinéma occupent une place à part entière : ce cadre inattendu permet souvent de surprendre le public, en déconstruisant l'image préétablie de l'artiste – ne fût-ce que pour mieux la réaffirmer. Prenons par exemple le cas de Cher : quelques mois avant la sortie du film, la chanteuse publiait son album intitulé *Cher* ; sur la pochette, elle est vêtue d'un



Projection du film *The Hunger* devant un public nombreux ! © Shasha Divià, TFFL, 2023



Gino., accompagné de son imposant synthétiseur et entouré de fleurs © Shasha Divià, TFFL, 2023.



Le groupe Broken Bridge en pleine action ©Shasha Divià, TFFL, 2023.



Moictani ©Shasha Divià, TFFL, 2023

blouson en cuir, les cheveux détachés, longs et frisés, et lors de sa tournée, elle porte des tenues légères et dégage une grande énergie. Les spectateur.trice.s sont donc étonné.e.s de la voir en veuve italienne grisonnante dans la première partie de *Moonstruck*. Après avoir déconstruit de façon ludique cette image de *sex symbol*, le film la reprend pour la renforcer dans la seconde partie, où les spectateur.trice.s retrouvent la « vraie » Cher – ou en tout cas une image de la chanteuse qui correspond à leurs attentes. Le cas de David Bowie dans *The Hunger* est tout à fait différent : tout au long de sa carrière, le musicien a incarné des personnages marginaux dans ses clips et ses chansons, notamment Ziggy Stardust – central dans son album *The Rise and Fall of Ziggy Stardust and the Spiders from Mars* (1972). Il n'est donc pas surprenant qu'il joue au cinéma des personnages étranges, voire inhumains – en endossant par exemple le rôle d'un extra-terrestre arrivant sur Terre dans *The Man Who Fell To Earth* (Nicolas Roeg, 1976). Son rôle de vampire dans *The Hunger* s'inscrit dès lors dans cette série de personnages et participe à la construction du « mythe » Bowie, celui-ci se métamorphosant sans cesse. Quoique l'identification de la *star* desserve l'illusion de réalité – on ne peut s'empêcher de voir Bowie *jouer* un vampire –, elle permet un jeu plaisant de connivence avec le public, supposé connaître l'œuvre de l'artiste.

Sélection musicale

La programmation de cette année – constituée de trois concerts et de plusieurs DJ sets choisis pour faire écho aux films de la rétrospective – témoignait de la volonté du festival de promouvoir des productions musicales de la région. Ce sont les accords planants de Gino., simplement accompagné de son synthétiseur et d'un micro, qui ouvraient le bal jeudi devant un public profitant de ses premières lampées de bière. Immédiatement, une forme de mélancolie se dégageait des sonorités électroniques du musicien, notamment lors de l'interprétation de son morceau *Sit Down*.

Vendredi, c'était au tour du groupe Broken Bridge, composé des trois jeunes Nyonnais Redd Knee (batterie, chant), Nicolai et Don Saltamontes (guitare, voix), de se produire sur la charmante scène de Mon-Repos. Leur musique, leurs vêtements et leur attitude constituent une véritable déclaration d'amour aux mouvements *punk* et *rock* des années 1960 et 1970 ! Rempli d'énergie, le groupe a en effet livré une performance digne des plus grands rockeurs des sixties, en jouant plusieurs titres de son album *Love & Sweetness* sorti en août, à découvrir sur les plateformes de streaming.

Le lendemain, dès 15h, c'était l'occasion de parfaire sa collection de vinyles au stand de « Le Salon record store » tout en profitant d'un DJ set aux sonorités éclectiques concocté par Électrosanne – qui avait également carte blanche pour l'*after* le même soir à la cave du Bleu Léopard : les invitées étaient les DJ Eva May, Z-APHYR et CELLULES MÈRES. Enfin, pour clore en beauté ce programme musical, Moictani est montée sur scène pour proposer, dans une atmosphère détendue, des morceaux qui mêlent les genres et les langues. En effet, la chanteuse performe en français, en anglais mais surtout en espagnol, et son style, qui varie entre le *indie rock* et la *pop*, a fait danser le public venu nombreux.

Documentaires hors-compétition

Réalisé dans le cadre d'un atelier 16mm par deux étudiants de la HEAD, Noa Epars et Anna Simonetti, *Serafina* met en scène la rencontre entre une jeune femme orthodoxe et un groupe de motards vaudois. À la frontière entre documentaire et fiction, ce court-métrage parvient habilement, sur fond de western, à mettre en relation ces personnages que tout semble opposer, avec en renfort une bande-son extrêmement bien choisie. Ce que Serafina et les adeptes de motocross partagent, c'est la passion et le dévouement indéfectible qu'ils accordent à ce qui leur permet de s'évader.

Moins marquant, le deuxième documentaire sélectionné, intitulé *This Life and the Other* (Luis Rojas, 2022), également tourné en 16mm, explore la relation entre un frère et une sœur habités depuis toujours par la musique et vivant dans une région isolée de Colombie. Le film, dont la bande-son confère une dimension poétique aux images de nature, offre une réflexion sur la famille et la place qu'occupe la musique dans nos vies.

Sélection de clips musicaux

Boudés par les festivals de films car souvent considérés comme des produits commerciaux et non artistiques, les clips musicaux occupent néanmoins une place centrale dans la relation entre cinéma et musique. Différents supports ont été mis à profit pour illustrer les musiques : des phonoscènes Gaumont à internet en passant par le scopitone et la télévision, l'histoire du clip musical est extrêmement riche.

La sélection, dans laquelle des réalisateurs.trice.s locaux.les étaient à l'honneur – 5 des 8 productions étant helvétiques –, nous a permis d'observer plusieurs façons originales de retranscrire par les images des univers musicaux : Nina Calderone et Maria Rehli ainsi que Patrick Hanser ont par



Projection de Serafina ©Shasha Divià, TFFL, 2023



Ashnikko entourée de monstres dans le clip de Worms



Turquoise Yachting Club dans le clip de Concrete Sea × Curly Hair



Veil Around Us de Timm Gilner

exemple choisi l'animation pour illustrer respectivement *Nomad Planet* de Lasla Guzzi et *Bacarà* de Cores. Tandis que les premières ont opté pour une animation hypnotique au style épuré suivant le rythme de la chanson du groupe argovien, le deuxième a eu recours à une intelligence artificielle pour accompagner la musique *rock* de Cores – ce qui nous permet de nous interroger quant à la potentielle utilisation artistique de ce type de logiciels. C'est en tout cas pour cette raison que le jury officiel, composé de Laetitia Gauchat (réalisatrice), James Berclaz Lewis (programmeur à Visions du Réel et au NIFFF), Augustin Von Arx (compositeur) et Zineb Baaziz (comité Assopol) a décidé de lui accorder une mention spéciale. Le clip de la musique *Worms* de Ashnikko, réalisé par Raman Djafari, a retenu notre attention en mettant en scène la chanteuse dans un monde apocalyptique, entourée de monstres modélisés en 3D. Cette démonstration visuelle a fait l'unanimité, en recevant le prix du jury ainsi que celui du public !

Le clip de *What If I Ain't Scared?* de Monument, conçu par Exit Void et Tom Guex, montre lui aussi un décor apocalyptique modélisé en 3D, cependant beaucoup plus sombre, avec des bâtiments délabrés et des couleurs froides. Deux clips lausannois étaient également projetés : celui de la musique *Concrete Sea* × *Curly Hair* interprétée par le groupe Turquoise Yachting Club, et celui du morceau *Alice* du rappeur Beka. Dans le premier, réalisé par Jason Can Borruso, les six membres du groupe jouent dans un espace idyllique, vêtus de costumes à paillettes. L'esthétique très kitsch des images (ainsi que les nombreux fondus enchaînés et les zooms soudains) se marie parfaitement avec les accords mielleux du morceau et rappelle certains clips de *boys band* des années 1980. La dimension parodique du clip fonctionne à merveille et nous a fait sourire.

Alice, réalisé par Yvan Lehmann, présente également de bonnes idées visuelles, en jouant sur les plans de détails et le flou qui livre une dimension onirique, presque hallucinatoire, aux images. Le clip du groupe ukrainien Kalush Orchestra pour leur musique *Schedryi Vechir* ne manquait pas de dynamisme et de costumes pour le moins originaux. Pour réaliser ce clip déjanté, dans lequel les membres du groupe déambulent dans une voiture rose, le réalisateur Misha Karpenko s'est inspiré de l'esthétique du jeu vidéo GTA. Le clip de la musique *Be Aware* présente quant à lui une tout autre atmosphère : en effet, le réalisateur Mei Fa Tan a créé un univers très sombre dans une maison qui semble hantée pour accompagner la musique composée par Phoam.

De la science-fiction à l'esthétique post-apocalyptique, les clips de la sélection puisent dans différents imaginaires pour illustrer des musiques aux sonorités diverses. Le clip semble être un lieu

privilegié pour les expérimentations esthétiques et techniques en tout genre, le but étant généralement d'impressionner visuellement les spectateurs en l'absence de véritable narration. Pour ce faire, le recours à la modélisation 3D semble de plus en plus fréquent et permet de créer des univers inédits.

Sélection de courts- métrages

Parmi les six courts-métrages sélectionnés, quelques-uns ont particulièrement retenu notre attention, notamment pour leur travail ou leur thématique en lien avec le son ou la musique. Au-delà de cette dimension sonore, ces courts-métrages explorent différentes thématiques actuelles – par exemple les violences sexuelles et la fétichisation du corps féminin, et plus particulièrement des femmes asiatiques, dans *Object of Desire* de Naomi Christie. Celui-ci a remporté une mention spéciale du jury pour son traitement du sujet sensibilisant son audience. C'est dans un style tout autre que Timm Gilner a réalisé *Veil Around Us*, qui nous a marqués avant tout pour ses qualités esthétiques : filmé en noir et blanc, il présente des variations d'échelles de plans, des angles de prises de vues et des mouvements de caméra qui révèlent une grande maîtrise du réalisateur. Celui-ci aborde notamment des thématiques sociales via le personnage d'une grand-mère inquiète quant au futur de ses petits-enfants dans un quartier défavorisé. Il offre de cette façon une réflexion sur la filiation, la transmission, mais aussi sur la place de la religion, dont les symboles sont omniprésents. Ces différents éléments ont poussé le jury à lui accorder le prix du meilleur court-métrage.

Le prix du public a quant à lui été décerné à une production suisse : *The Record*, de Jonathan Laskar. Ce court-métrage d'animation met en scène un brocanteur à qui un mystérieux voyageur remet un vinyle magique capable de lire dans les pensées de son propriétaire. Fasciné par le pouvoir de ce disque, le brocanteur l'écoute pour faire ressurgir ses souvenirs lointains, même les plus pénibles... Les dessins en noir et blanc et le travail sonore nous ont particulièrement impressionnés, et en particulier la musique, composée par Jonathan Laskar lui-même !

Enfin, dans *Adieu Gaston*, du réalisateur français Victor Guilbaud, de loin le plus drôle de la sélection, un tueur à gages doit accomplir une nouvelle mission : abattre Gaston, qui fête son anniversaire dans un hangar au bord d'une autoroute. L'assassin arrive avant Gaston, ce qui provoque un quiproquo amusant, les invités le prenant pour le mime qu'ils avaient engagé.

Quelle place occupe la musique au cinéma ? Est-elle la même dans les clips musicaux, les courts-métrages et les longs-métrages ? La programmation du festival offre de nombreuses réponses à ces questions. On pourrait considérer que dans le cas des clips musicaux, les images, conçues pour illustrer et mettre en valeur la musique et l'artiste, occupent un rôle secondaire, la musique leur préexistant et pouvant continuer d'exister sans elles. Cette idée renverserait la dynamique que l'on rencontre au cinéma, où la musique est généralement vue comme étant «au service» des images. Toutefois, le clip musical est bien plus qu'un outil promotionnel et détient une valeur artistique qui dépasse le simple rôle commercial qu'on a souvent tendance à lui accorder. De la même manière, la musique et les images forment un ensemble indissociable au cinéma, où la musique n'accompagne pas seulement les images mais se marie avec elles !